

Préface

par Pierre Delion

La sortie de cet ouvrage est un événement. Issu des douze conférences données de novembre 1984 à mai 1986 par Jean Oury à la faculté de Psychologie de l'université de Paris-VII à la demande de Ginette Michaud, le texte que vous allez lire est un trésor d'intelligence et d'humanité. Il permet aujourd'hui de tenir une position éthique dans le rude combat pour la défense d'une psychiatrie humaine. Il donne également une quantité innombrable de pistes pour en comprendre les déterminants complexes dans un contexte qui, il faut bien le dire, est miné par la simplification outrageuse et permanente des problématiques humaines.

Oury, dans la suite directe de son maître et ami Tosquelles, est un grand personnage de la psychiatrie. La lecture de ces séminaires vient le situer parmi les plus

significatifs de notre histoire de la psychiatrie: Pinel et Pussin, Freud, Tosquelles et Oury. Non que tous les autres soient moins importants, mais Oury a ceci de particulier qu'il incarne, avec Tosquelles, le renouveau de la psychanalyse pour peu qu'on veuille en étendre les compétences aux domaines des psychopathologies graves telles que la schizophrénie. Mais ces ouvertures ne se sont pas faites sans qu'il effectue un énorme travail de pensée de l'ensemble de la psychiatrie. La manière dont il articule ses concepts est celle d'un maître. Ses connaissances bibliographiques et ses capacités à les utiliser sont impressionnantes. Ses références sont très ouvertes sur le monde des Arts, de la littérature, des sciences, de l'histoire. Et si la psychanalyse occupe une place centrale, il n'a jamais cédé à la tentation, trop fréquente, de la fétichiser. Oury pouvait se fâcher très fort lorsque l'on tentait indûment de séparer la psychiatrie et la psychanalyse. Non pas qu'il les confondait, mais bien plutôt qu'il pensait les deux ensemble, irréductiblement liées par un pacte éthico-practique. Dans ces conférences données à l'université, il reprend un grand nombre de données historiques, philosophiques, médicales, scientifiques, anthropologiques, politiques concernant les schizophrénies pour en proposer un récit complexe. Cette narration comporte aussi bien des aspects biologiques et génétiques que d'autres plus psychopathologiques et contextuels, phénoménologiques et institutionnels.

Bref, Oury se livre à une exposition de ses recherches, comme à son habitude, avec un brio qui ne vaut que par la profondeur qu'il révèle. Si sa culture est immense, ses capacités de synthèse ne le sont pas moins, et les associations que la lecture de son œuvre permet n'en sont que plus fécondes. Je ne reprendrai pas dans cette préface les différents éléments qui composent le tableau magistral

qu'il nous offre, car vous découvrirez par vous-mêmes tous les pigments qu'il met dans la réalisation de sa toile. Mais j'insisterai sur quelques points qui me semblent particulièrement opportuns à mettre en exergue.

Tout d'abord, cet exercice de style — douze conférences à l'université sur les symptômes primaires de la schizophrénie — est en réalité une somme qui dépasse de loin les seuls symptômes primaires annoncés. Tout se passe ici comme si Oury avait décidé de faire un point au milieu de sa trajectoire sur l'Océan de la folie, pour nous dire où il en était à ce sujet. Mais, sous le contenu de cet état des lieux, il est évident qu'il est dans un état de colère dès ces années-là, 1984-1986, à l'encontre des « contempteurs » d'une certaine psychiatrie classique. L'évolution vers le DSM-III de l'époque, confirmée depuis par les sorties successives des DSM-IV et V, lui semble être une profonde régression dans l'approche de la personne schizophrène, risquant de renvoyer la psychiatrie contemporaine à une « psychiatrie vétérinaire » décriée par Daumézon en son temps. La recherche de signes pathognomoniques n'est pas récente, et plutôt que de la réduire aux seuls signes biologiques, il convient de l'étendre à l'ensemble des manifestations possibles de schizophrénie, y compris, comme il nous le montre dans cet ouvrage de façon magnifique, en recourant à des ordres infra-langagiers tels que le « moment pathique » (Straus). Au moment où viennent de sortir enfin les lettres (disponibles) échangées entre Freud et Bleuler, il est intéressant de noter que ce débat était déjà l'objet de violentes passes d'armes entre les forces en présence représentées par Kraepelin et Bleuler notamment. En effet, les propositions de classifications établies par le premier à la fin du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e visaient déjà à mettre en ordre la grande question du diagnostic de la

démence précoce. Mais si Kraepelin décrit de façon juste les signes de la maladie, il est surtout sensible aux aspects de détérioration du patient au cours de son évolution, et la dénomination de « démence précoce » insiste fortement sur les pertes qu'il subit, sur les plans cognitifs, affectifs et comportementaux. D'ailleurs, un de ses élèves, Aloïs Alzheimer, va devenir célèbre par la description, au début du xx^e siècle, de la démence présénile.

Bleuler, médecin-directeur du Burghölzli à Zurich, qui pratique une psychiatrie pénétrée d'humanisme, va publier, en 1911, son fameux traité intitulé « La démence précoce ou le groupe des schizophrénies », dans lequel il défend l'idée que la démence précoce est une façade derrière laquelle il est nécessaire de chercher la personne du schizophrène (Wyrsh). Et on a trop oublié que Bleuler, déjà admirateur de Freud pour ses travaux sur les aphasies (1891), va finalement devenir un de ses proches pendant une période cruciale de la psychanalyse, 1904 à 1913 environ — notamment par l'intermédiaire de Jung, mais pas seulement. Leurs liens resteront cordiaux pratiquement jusqu'à la mort de Freud, ce dont témoignent leurs dernières lettres.

Pour Freud, la rencontre avec Bleuler compte beaucoup pour plusieurs raisons, dont nous retiendrons ici les plus intéressantes pour notre sujet. Les psychoses sont un domaine dans lequel Freud ne s'est pas beaucoup aventuré, car l'obligation de s'installer en libéral (puisqu'à sa carrière universitaire avait été bloquée en raison de son origine juive) le mettait en contact avec des patients névrosés. Toutefois, et ce, malgré sa relative tiédeur affective pour ces pathologies, son intérêt intellectuel pour cette grande question de la psychiatrie ne le laissait pas indifférent. Il a d'ailleurs écrit quelques contributions remarquables à ce sujet, dont la fameuse monographie écrite

à partir de l'ouvrage autobiographique du « Président Schreber ». Mais Freud, en position délicate vis-à-vis de l'université à Vienne, savait que le sujet des psychoses était fondamental pour que son invention de la psychanalyse puisse pénétrer l'univers de la médecine et de la psychiatrie. Bleuler, universitaire reconnu, en déclarant à Freud (de façon, certes, ambivalente) que ses travaux étaient devenus un des piliers de l'enseignement universitaire à Zurich, allait lui offrir cette opportunité. Et c'est dans ce contexte que Bleuler et Freud allaient développer une relation épistolaire portant sur les grands concepts psychanalytiques, et leur possible « utilisation » dans la compréhension des psychoses.

Il est intéressant de noter que le terme de « dissociation » qui sera le pilier des symptômes primaires de la schizophrénie vient en contrepoint de celui d'« association libre » qui, lui, guide la méthode psychanalytique dans la cure-type. Pouvoir associer ou ne pas pouvoir associer au point d'être dissocié est une articulation très importante si l'on veut mieux comprendre l'accent mis par Jean Oury sur le concept de « transfert dissocié », directement inspiré des travaux de Bleuler et de ceux de Tosquelles sur le « transfert multi-référentiel ». Le nouveau nom de baptême de la démence précoce — la schizophrénie — et les développements qui l'ont accompagné sont donc très intimement liés avec le travail que Bleuler mène avec Freud et Jung sur la façon dont le patient, soumis à un processus primaire, la dissociation, va s'en défendre en produisant des symptômes secondaires tels que le délire paranoïde, qui constituent, de ce point de vue, une tentative d'autoguérisson. Lorsque l'on regarde ces événements après-coup, on peut se demander si l'éloignement qui s'est produit entre ces deux hommes, outre les difficultés liées à la problématique spécifique de Jung,

ne résulte pas pour partie de points de vue divergents en rapport avec des expériences de la relation transférentielle sensiblement différentes en fonction des personnes concernées : le névrosé pour Freud et la personne schizo-phrène pour Bleuler.

Si la cure-type convient pour traiter le premier, elle n'y suffit pas, et de loin, pour prendre en charge le second. Bleuler, dans son Burghölzli de Zurich, en a courageusement tenté l'expérience, et devant les difficultés rencontrées dans le déroulement de l'aventure transférentielle, il a préféré renoncer à son intimité avec Freud, à sa proximité avec la psychanalyse, et démissionner officiellement de son association internationale.

Toutefois, Adolf Meyer, un des élèves de Forel et collègue de Bleuler, émigré aux États-Unis, est intéressé par Freud qu'il rencontre à la Clark University en 1909, lors de ses fameuses conférences avec Jung et Ferenczi. Il allait faciliter l'expansion de la psychanalyse outre-Atlantique, pensant qu'elle pouvait beaucoup pour les malades mentaux, et son développement allait connaître une progression fulgurante. Mais sa compréhension de la schizophrénie est marquée par l'idée que cette pathologie est fortement réactionnelle. Harry Stack Sullivan, à son tour, allait développer des enseignements à ce sujet et influencer profondément les psychiatres américains. C'est de là que s'origine la notion de « réaction schizophrénique/schizophrénie réactionnelle » sur laquelle Jean Oury allait revenir à plusieurs reprises.

À un autre bout de l'échiquier européen, Kurt Schneider, élève de Karl Jaspers, psychiatre et philosophe, influencé un temps par les avancées de Bleuler, préfère en revenir à Kraepelin. Et de décrire les symptômes de premier rang de la schizophrénie. Ses travaux, exportés par Mayer Gross aux États-Unis, allaient devenir le

pilier principal de la future classification internationale du DSM-III (1980). Et si les premières classifications étaient encore fortement marquées par l'influence de la psychanalyse, à partir du DSM-III, les conceptions de Kurt Schneider émergent et modifient profondément la théorie référentielle des classifications. D'autant que les neuroleptiques inventés dans les années 1950, prescrits à partir des années 1953-1954, ont profondément modifié la donne en matière de théorisation de la psychiatrie, renforçant l'idée, voire le fantasme, que la science biologique « dure » allait pouvoir donner la solution du traitement et de l'étiologie « médico-mimétique » des maladies mentales.

Oury, dans une perspective totalement différente, transcende les différents courants pour proposer une psychiatrie rassemblant ces diverses découvertes sans les opposer, mais en les mettant au travail dans la même direction, celle de contribuer à l'amélioration du sort des malades mentaux, et notamment des schizophrènes. Il donne l'exemple de son ami Roland Kuhn, psychiatre et psychanalyste ayant succédé à Binswanger à Münsterlingen — excusez du peu! —, lisant chaque matin un passage des œuvres complètes de Freud, phénoménologue éminent, psychiatre prescripteur, qui découvre l'imipramine en observant en 1957 les effets antidépresseurs inattendus d'un hypothétique neuroleptique en expérimentation.

Pour Jean Oury, la personne schizo-phrène souffre de troubles qui, en deçà ou au-delà des symptômes primaires présentés, sont davantage des troubles du rythme (Maldiney), des troubles du « corps en apparition » (Zutt), de l'émergence (Oury), de l'enforme, de l'incarnation (Pankow), du semblant (Lacan), bref de troubles qui la soumettent à un niveau d'angoisses archaïques peu

compatible avec une vie de « névrosé occidental poids moyen ». La topique de ce vécu d'enfer schizophrénique est ce qu'il propose d'appeler « le point d'horreur », situé derrière un miroir qui ne joue pas son rôle de rassembleur du corps éparpillé, dissocié, sous l'œil bienveillant de l'Autre, sous le regard de celui qui est « responsable d'autrui » (Levinas).

Pour aider la personne du schizophrène à vivre, Jean Oury propose de penser des lieux d'accueil qui se situent à l'opposé du point d'horreur, ce qu'il appelle le « point d'aurore », espaces de possibles rassemblements précaires de l'image du corps, dans lesquels les dimensions pathiques et d'ambiance habitent la vie quotidienne de façon suffisamment vivante, pour ne pas céder à l'entropie de la pulsion thanatophore (Zaltzman) à l'œuvre, sans cesse, dans ces pathologies des confins. L'institution a ceci de particulier qu'elle rend possible une contenance potentielle des transferts dissociés, grâce aux professionnels qui vivent avec les personnes schizophrènes. C'est tout le sel de l'invention de la psychothérapie institutionnelle d'en avoir fourni à la fois la justification théorique et les réalisations pratiques. Tels sont les « espaces du dire ».

Oury, dans son œuvre plus générale, a su rendre possible la clinique de la Borde, et par cet exemple, possibles de nombreuses expériences de psychothérapies institutionnelles locales. Mais il a également su nous enseigner la clinique de façon non conventionnelle, en nous apportant le témoignage de son engagement transférentiel et les multiples harmonies qui lui permettaient d'en décliner une théorico-pratique digne de ce nom. Ces douze conférences sur les symptômes primaires de la schizophrénie, ainsi que les deux textes sur le corps et la psychose, sont, à ce titre, un instrument de travail fondamental, car loin

de nous délivrer un protocole qu'il suffirait d'appliquer, il nous met au pied du mur de nos propres pratiques et réflexions, en nous demandant d'en inventer la suite à l'aune de notre histoire, de notre contexte, de nos amis. Nul doute que la voix qui a prononcé cet enseignement continue de résonner/raisonner encore pour longtemps autour de nous pour en perpétuer la fécondité extraordinaire. Cette voix pourrait être celle de « L'Homme qui marche » de Giacometti, dont Jean Oury fait grand cas dans ses développements. Merci à Sophie Legrain et à Yannick Oury-Pulliero de nous donner un accès facilité à ces témoignages.